



PAX ROMANA

MOUVEMENT INTERNATIONAL DES ÉTUDIANTS CATHOLIQUES
MOUVEMENT INTERNATIONAL DES INTELLECTUELS CATHOLIQUES

Congrès Mondial 1955 :

LES PROBLÈMES DU JEUNE DIPLÔMÉ

Dans chaque génération, dans chaque pays, le jeune diplômé a probablement dû faire face à de nombreux problèmes lorsqu'il quittait la vie relativement sûre de l'étudiant universitaire pour commencer à assumer les responsabilités de la vie professionnelle et intellectuelle. Mais durant ces dernières années, la nécessité de comprendre ces problèmes et de rechercher des solutions s'est fait de plus en plus impérieuse, et beaucoup de temps et d'énergie ont été consacrés à des études autour du diplômé universitaire et de sa place dans la société.

Il n'a jamais été bon pour l'homme d'être individualiste, de rejeter ses responsabilités sociales, politiques et civiques, de se retirer d'une communauté pour vivre dans un ghetto. Dans notre génération, un tel refus de participer aux problèmes de la société est presque impossible.

La technologie a amélioré nos possibilités de communication et de transport dans une mesure telle que nous vivons actuellement dans un curieux paradoxe. D'une part, pour la première fois dans l'histoire, le monde est assez petit

centré sur Dieu et l'homme ego-centrique sont en guerre.

Nous savons, nous chrétiens, que l'homme est un être créé à l'image de Dieu, que l'homme est la forme suprême de l'animal, non pas parce qu'il se tient debout ou parce qu'il a un pouce, mais parce qu'il a une âme immortelle rachetée par Jésus-Christ, le Fils de Dieu. C'est cela qui donne à l'homme sa dignité et qui justifie la thèse de la fraternité humaine. L'esprit du Christ combat le sécularisme, le matérialisme, l'indifférence et l'athéisme, car l'homme est ainsi fait et s'il ne vénère pas une chose, il la profane. A notre époque, le jeune diplômé ne peut pas se permettre l'indifférence dans sa vie religieuse. Mais la piété ne peut remplacer les connaissances techniques. Notre formation professionnelle doit être telle que, dans notre domaine, nous acquérons une compétence réelle.

Dans le passé, on a beaucoup insisté sur la conservation des ressources naturelles. Récemment, les sociologues ont proclamé de nouveau que la population est la plus importante ressource naturelle de tout pays. Il y a donc



— depuis 3000 ans symbole de la pensée...

fessions respectives? Les diplômés universitaires ne doivent pas être des techniciens ; il nous faut des personnes formées pour servir la société et leur prochain dans la pratique de leur vocation professionnelle et intellectuelle. Les facultés naturelles — l'imagination, la volonté, l'intelligence — seront développées au maximum, et le diplômé acquerra l'habitude de l'analyse et de la distinction, de l'exercice de ses capacités professionnelles, de la coopération économique, politique et sociale, et de la contemplation philosophique et théologique.

Mais le diplômé catholique est bien obligé de vivre et de travailler dans une société qui est indifférente au Christ, et, en même temps, d'ordonner sa vie à Dieu. Après avoir pris son diplôme, le stagiaire ou le débutant professionnel sont parfois contraints à des conditions de vie inférieure à leur niveau, à cause des salaires insuffisants. Même si les salaires suffisent pour une personne seule, ils sont en général insuffisants pour une personne qui a des responsabilités familiales. Ceci peut avoir différentes répercussions : ou bien le jeune diplômé peut être forcé de remettre son mariage jusqu'à ce que ses revenus soient plus élevés ; ou bien il risque de commencer sa vie professionnelle d'une manière qui ne lui fait pas honneur. Dans le dernier cas, le jeune diplômé peut facilement céder à la tentation, soit de prostituer son intelligence dans

(Suite page 10)

Au Seuil de la Vie Professionnelle

par Edgardo Giovannini,
professeur à l'Université de Fribourg, Suisse

« Quel sujet plus grave, plus capable de faire réfléchir même le moins raisonnable, que celui dont nous disputons ? Il s'agit de savoir quel genre de vie nous devons adopter. » (Platon, *Gorgias*.)

L'acquisition d'un diplôme universitaire est toujours l'occasion de réjouissances estudiantines et familiales, dont les dimensions sont parfois même quelque peu exagérées ; une saine joie est toutefois justifiée, car un but important vient d'être atteint. Mais, dès le lendemain, le jeune diplômé doit souvent constater, et quelquefois non sans amertume, que ce but se trouve au pied d'une muraille et qu'il faudra d'abord franchir celle-ci pour se retrouver peut-être devant une situation encore analogue. C'est couramment comme cela dans la vie, mais cette constatation est trop souvent la première grosse déception d'une jeunesse encore pleine d'idéalisme et sans expérience. Au seuil de la vie professionnelle, le jeune diplômé doit ainsi livrer ses premiers combats avec la vie réelle, et de l'issue de ces combats de lourdes conséquences peuvent découler, qui vont peut-être se faire sentir pendant toute sa vie.

Il y a d'abord des difficultés d'ordre intellectuel. Le jeune étudiant n'a pas toujours été très sûr dans le choix de ses études universitaires ; choix trop souvent fait sans suffisante connaissance de cause et influencé par des facteurs étrangers à l'inclination de son intelligence ; cette difficulté peut se représenter sous une forme plus aiguë au moment d'entrer dans la vie professionnelle. Si étudier est toujours beau, l'exercice d'une profession qui n'est pas celle correspondant le mieux à ses inclinations peut susciter de graves problèmes. Est-il encore temps pour trouver, par une spécialisation appropriée, par une activité particulière ou en quelque sorte para-professionnelle, une solution satisfaisante à ces problèmes ? Et qui devrait se soucier de venir en aide à ces jeunes diplômés en détresse ?

De toute manière le jeune diplômé se trouve souvent devant la nécessité de faire un second choix : celui d'une spécialisation pour un jeune médecin, celui d'une des nombreuses activités qui se présentent aux possibilités du licencié en droit ou des lettres, etc. Le jeune diplômé est plus mûr pour ce second choix qu'il ne l'était pour le premier, et il est moins soumis aux influences étrangères à sa propre vocation, mais il n'y échappe pas complètement non plus. A côté des préoccupations purement intellectuelles qui doivent naturellement déterminer ce choix, d'autres, de caractère économique et social, viennent s'insérer dans les facteurs qui vont influencer le jeune diplômé. Même les professions libérales n'échappent pas à la loi économique de l'offre et de la demande, et le jeune diplômé doit connaître la situation dans laquelle il va s'engager. Si l'Université peut orienter l'étudiant d'un point de vue très élevé, en lui inspirant par exemple l'amour de la recherche désintéressée ou celui d'une profession de dévouement social (*medicus rusticus*, fonctions de relèvement de pays

sous-développés, etc.), ce ne peut être à mon avis la tâche de l'Université de réaliser un équilibre entre les vocations intellectuelles et les besoins de la communauté nationale et internationale du point de vue économique et du point de vue social. Cette tâche incombe plutôt aux organisations professionnelles et à la communauté elle-même.

Doit-on craindre que ces différents facteurs puissent faire surgir des conflits entre la vocation personnelle du jeune diplômé et les besoins de la société ? Il est à peine besoin d'affirmer que la liberté personnelle ne pourra jamais être limitée pour ce qui concerne le choix d'une profession, et que la communauté ne peut donner que des orientations pour que ce choix puisse se faire dans les meilleures conditions. Il faut toutefois retenir que la plupart des intelligences ont des aptitudes polyvalentes et que leur vocation peut se réaliser dans différentes activités. Vue sous un autre aspect, cette question peut se poser comme elle se pose pour d'autres professions (les artistes, les hommes de lettres, etc.) et peut se résoudre comme elle se résout pour ces dernières : les vraies vocations ont toujours pu se réaliser (quoique parfois au prix de sacrifices injustes pour celui qui devait les faire, et nuisibles pour la communauté...), mais dans la lutte pour l'affirmation de la vocation une abondante décantation s'est nécessairement opérée, entraînant des conséquences fâcheuses qu'on aurait dû et pu éviter. Faudra-t-il que le Gymnase, le Lycée et l'Université agissent plus énergiquement pour empêcher la dévaluation des titres universitaires et pour n'admettre que les vraies vocations ? A ce qu'il semble, ce serait à souhaiter.

Il serait d'autre part désirable que le jeune diplômé puisse compter sur l'aide de quelqu'un

pour trouver le champ d'activité qui convient le mieux à ses aptitudes tout en répondant aux besoins de la société, soit sur le plan national, soit sur le plan de l'humanité tout entière. C'est en effet seulement sur ce second plan que l'on peut en certains cas trouver une solution : celle-ci répond alors du même coup au besoin de la charité entre les nations. Si, par exemple, il y a trop de vocations médicales dans un pays déjà très développé, je vois là un appel providentiel à apporter une aide médicale à des pays sous-développés. Il resterait à examiner si, pour trouver ces solutions, il serait vraiment nécessaire de créer un organisme particulier ou si ce n'est pas plutôt à l'initiative personnelle de les trouver. Le jeune diplômé doit en tout cas prendre lui-même certaines initiatives : il trouvera toujours une organisation professionnelle ou un service de l'Etat qui soit en mesure de lui donner les indications essentielles. Très souvent, et c'est peut-être le cas le plus désirable, les indications dont il a besoin pour orienter son activité, il les trouvera auprès d'une personnalité (professeur universitaire, confrère expérimenté, etc.), dont le rayonnement l'aura attiré. Les indications basées sur des statistiques ou sur des données impersonnelles quelconques sont en effet bien moins profitables qu'un contact direct, même court, avec une personnalité de grande valeur.

Souvent — et l'usage en devient sans cesse plus général — le jeune diplômé doit compléter sa formation par un stage. Cela comporte souvent des difficultés d'ordre financier, surtout si le jeune diplômé veut, comme il en a le droit, fonder un foyer. Ces difficultés, surtout parce qu'elles durent plus longtemps, sont plus grandes pour le jeune diplômé qui

(Suite page 11)

LES RESPONSABILITES CIVIQUES ET SOCIALES DU JEUNE DIPLOMÉ

par *Erich Tradt, Münster (Allemagne),*

Directeur du Sous-Secrétariat de Formation et d'Action Sociales de Pax Romana-MIEC

Le présent thème a deux aspects : le jeune diplômé a-t-il une responsabilité particulière envers la société ? Et, si la réponse est affirmative, comment peut-il remplir cette responsabilité ?

Le jeune diplômé a, avant tout, la responsabilité qui incombe à chaque chrétien. Il vit au sein d'une communauté. « L'homme est né pour vivre en société, car, ne pouvant dans l'isolement ni se procurer ce qui est nécessaire et utile à la vie, ni acquérir la perfection de l'esprit et du cœur, la Providence l'a fait pour s'unir à ses semblables en une société tant domestique que civile, seule capable de fournir ce qu'il faut à la perfection de l'existence » (Léon XIII, *Immortale Dei*, 1885). Chaque homme est donc de par sa nature destiné à vivre en communauté et à trouver son achèvement dans la société. De là provient la responsabilité de l'individu envers la société. En définitive, cette responsabilité des uns envers les autres au sein d'une communauté ne s'explique que par ce que l'histoire de la création dit de l'homme : que chaque être humain, créé à l'image de Dieu, a son centre en Lui, mais que tout le genre humain a une origine commune et un but commun, constituant de ce fait une unité si forte que personne ne peut être vraiment homme sans que de nombreux liens l'unissent aux autres, et sans être coresponsable des autres. Cette responsabilité générale est plus grande pour le jeune diplômé, à cause de ses capacités et des connaissances qu'il a pu acquérir grâce à sa formation universitaire. Car la responsabilité de chacun au sein de la société est concrètement déterminée par les besoins de la société et par les capacités de l'individu lui-même. Le jeune diplômé est donc particulièrement responsable de travailler à ce que la communauté au sein de laquelle il vit tende vers le bien commun, but de toute communauté humaine.

Déjà comme étudiant, le jeune diplômé doit s'être mis au courant des besoins de la société. Car la collaboration et la coresponsabilité au sein d'une communauté humaine présupposent la connaissance des besoins et des buts de cette communauté. Durant la période de transition entre ses études et son établissement définitif dans une profession particulière, le jeune diplômé a le droit et le devoir de se former en vue de la position à laquelle il aspire dans la société, tandis que la société doit l'aider à poursuivre et à atteindre ses buts, pour autant qu'ils sont conformes au bien commun. En juste contrepartie, le jeune diplômé doit alors apprendre à mettre en exécution les responsabilités qu'il a reconnues comme siennes.

La réalisation pratique et l'étendue de ces responsabilités dépendent du milieu dans lequel le jeune diplômé se trouvera. Il a quitté la communauté bien déterminée de l'Université pour se plonger dans un nouveau milieu de travail, qui le plus souvent lui est inconnu,

Il acquiert des responsabilités envers cette nouvelle communauté, et doit les mettre en pratique. Mais ce n'est là que la première étape. Bientôt, le jeune diplômé aura terminé son apprentissage, et il prendra contact avec des communautés toujours plus étendues. Les petites communautés étant toujours insérées dans des groupements humains plus larges — « les cercles concentriques des relations humaines » —, les mieux qualifiés, devenus les responsables des petits cercles, entrent en relation avec les responsables des plus grands. Ainsi le jeune diplômé, parce que plus qualifié, se trouve en face de responsabilités accrues. Une de celles-ci, et non la moindre, est la participation active à la vie civique de la communauté. Cela n'exige pas nécessairement de se lier à la politique de parti. Une activité civique est possible, surtout sur le plan municipal, sans appartenir à un parti, et elle est très désirable. Mais même lorsque l'activité civique n'est possible que dans ou par les partis politiques, le jeune diplômé n'a pas le droit de la rejeter. L'activité politique de parti n'est pas un mal en soi ; elle est, bien au contraire, la manière pour ainsi dire normale de l'acquiescement et des responsabilités civiles. Elle ne devient un mal qu'au moment où elle met les intérêts d'un groupe au-dessus du bien commun. Et alors le jeune diplômé est appelé à combattre ce mal. Il appartient, à cause de sa formation, à l'élite de la société. Mais appartenir à l'élite, qu'est ce en définitive sinon faire face avec une conscience plus nette à ses responsabilités ? L'importance d'une telle activité est évidente, quand on songe à l'influence réelle des partis politiques. Cette influence, qui s'accroît continuellement dans l'Etat

moderne, exige l'action de toutes les forces de bon vouloir.

Un large champ d'action s'offre au jeune diplômé dans la formation des étudiants et de la jeunesse ouvrière et agricole au sujet des questions sociales et professionnelles. Il peut s'y adonner au sein de la communauté ou de la paroisse. Il doit savoir également que c'est justement à lui que la jeunesse a recours, car le professionnel établi n'a souvent plus le temps de s'en occuper. Mais le jeune diplômé a le temps — même si souvent il ne veut pas l'admettre — et il a, en général, la capacité voulue pour remplir une telle tâche. L'expérience prouve que le jeune diplômé peut faire un travail précieux et fructueux dans ce domaine.

Le jeune diplômé qui ne pense pas pouvoir se charger d'une des tâches mentionnées pourra et devra toutefois prendre une responsabilité active au sein de la communauté restreinte où il se trouve, dans les relations de celle-ci avec les milieux plus larges de la société, comme il a été dit plus haut. Ces possibilités sont si variées, et si différentes d'après les besoins de chaque pays, qu'elles ne peuvent être énumérées en détail. On pourrait mentionner, par exemple, l'activité au sein des organisations professionnelles, des institutions caritatives, des communautés d'entreprise, mais aussi dans les relations sociales. Dans toutes ces activités, le jeune diplômé peut aider à faire disparaître l'égoïsme de groupe et à développer les relations humaines en vue du bien commun. Et c'est là en définitive le sens de toute responsabilité au sein de la société.

Erich Tradt.



LE JEUNE DIPLÔMÉ DEVANT LA CULTURE

par le professeur Pierre Joulia, Paris, membre du Conseil de Pax-Romana-MIIC

Le conflit de la culture et de la technique, leurs exigences souvent opposées, au moins en apparence, la nécessité mais aussi la difficulté de les concilier, sont devenus un des problèmes majeurs de notre époque.

Qui dit culture dit loisir, universalité de connaissances, ouverture d'esprit sur tout ce qui est humain ; qui dit technique dit spécialisation, rendement, limitation plus ou moins volontaire du regard en vue de plus de maîtrise et d'efficacité, dans un ordre de pensée ou d'activité déterminé. D'un côté, la culture semble l'héritage, sinon révolu du moins compromis, d'une société où les élites se reconnaissent entre elles à la possession d'une certaine formation commune, générale, désintéressée ; de l'autre, la technique est l'impératif catégorique d'une civilisation où le machinisme, la science, l'industrie, les techniques de production, de distribution et d'administration ont pris une place prépondérante, où les professions sont multipliées et où chacune d'elles exige des connaissances particulières et des méthodes de plus en plus précises. Que le problème soit en partie mal posé, que, parmi les esprits réfléchis, nul ne veuille se contenter d'une culture frappée de stérilité ou d'une technique condamnant les intelligences à l'asphyxie, cela est possible ; mais il serait bien optimiste de penser que, dans aucun pays, l'homme moderne ait encore réalisé l'heureuse synthèse, le juste équilibre dont l'absence ici se fait cruellement sentir.

Tel que, et encore mal résolu, ce problème pèse donc aujourd'hui de tout son poids sur nos programmes d'enseignement ou sur notre conception de la vie. Il suscite en divers pays de multiples projets de réforme des études secondaires, projets parfois toujours agités et jamais accomplis ; il pèse sur l'organisation même de l'enseignement supérieur ; enfin, au delà de l'Université, il grève lourdement l'existence de tous les hommes de profession libérale ou intellectuelle, appelés, par leur formation même, à en prendre une plus vive conscience.

Le jeune diplômé ne tardera pas à le rencontrer devant lui, sous une forme plus concrète qu'il n'avait pu le soupçonner à l'Université, dans ces années cruciales, encore jusqu'ici trop peu étudiées, qui assurent le passage de l'Université à la vie.

Elles sont marquées, en général, par la double fixation du mariage, du moins pour beaucoup, et du choix de la profession. Voici le jeune qui vient de finir ses études aux prises avec les premières difficultés de la vie : logement, budget, souci d'une clientèle, adaptation à un milieu nouveau, aux usages d'une profession libérale, à la hiérarchie d'une administration publique ou privée ; peut-être a-t-il quitté la métropole ou la ville universitaire pour une petite ville de province, pour un bourg de campagne ou pour le bled lointain d'un territoire d'outre-mer.

On conçoit que ces années soient pour lui l'occasion d'une sorte de mue, de véritable mutation.

Sans aucun doute, elles ont leurs valeurs propres, qu'il ne faudrait pas compromettre par une intervention indiscrète : années bien-faisantes de retraite, de solitude, de découverte, au sein d'un jeune foyer, spécialement d'un foyer chrétien, des joies et des responsabilités de la vie familiale, enfin, dans l'ordre de la profession, satisfaction des premières initiatives personnelles et des premières réalisations pratiques.

Mais elles ont aussi leurs dangers : perte des liens et des contacts qu'assurait la vie communautaire de l'Université, éloignement momentané pour le jeune chrétien des organisations catholiques où il militait, espacement des anciennes amitiés et relations, risque d'isolement, de déracinement, d'enlèvement dans la routine étroite de la profession, ou bien de vertige des premiers succès matériels.

Au sortir de ces années-tunnel, de ces années-couloir, l'homme de 30 ou 35 ans, qui avait reçu une formation universitaire, se retrouvera-t-il plus fort, plus riche d'expérience, plus apte à assumer toutes les tâches de la vocation sociale, intellectuelle et religieuse ? ou bien sera-t-il devenu la victime, sinon de la paresse et de la lassitude intellectuelle, du moins de cette conception purement pragmatique ou utilitaire de l'existence qui a trop souvent cours de nos jours ?

Telle est la question.

Une des difficultés qui attend le jeune diplômé au cours de ses premières années de vie professionnelle est de garder le contact avec la culture, avec toutes les sources de culture, avec toute la culture vivante de son temps, comme sa profession et ses titres universitaires

lui en font un devoir. Y manquer serait pour lui une mutilation grave, très dommageable au développement de sa vie personnelle, de son influence sociale, et même au rayonnement de sa vie chrétienne.

Encore une fois, la vie d'aujourd'hui y incline. On se fait une idole de l'efficacité. On subit la fascination de la technique et de la technocratie, jugées seules capables d'élever le niveau des individus et des sociétés. On s'intéresse plus à ce que l'homme peut faire qu'à ce qu'il est. On perd le goût de la contemplation et des valeurs spirituelles. La spécialisation du travail rend peu à peu l'esprit incapable de situer celui-ci dans une vision d'ensemble des choses et de la destinée. Après cela, on se repose du travail dans des loisirs médiocres, fussent-ils coûteux. On se plaint du manque de temps et l'on perd son temps.

Il y a là un problème que les intellectuels catholiques du MIIC et les étudiants catholiques du MIEC se doivent d'examiner en commun.

Il faudra ici, sans doute, dénoncer quelques illusions, inventorier exactement les besoins, rechercher les moyens dont dispose l'homme moderne.

L'illusion pour le jeune diplômé serait de croire que la culture qu'il a jadis reçue est pour lui comme un bien de famille, un héritage qui ne saurait plus jamais lui faire défaut, un acquis, un trésor, un bagage, une participation assurée et sans apport au patrimoine intellectuel et spirituel de l'humanité. Un esprit cultivé, a-t-on dit, se définit beaucoup plus « par rapport à ce qu'il peut encore recevoir que par rapport à ce qu'il contient ». En d'autres termes, la culture se situe encore plus dans l'ordre des

(Suite page 9)



« La danse du Lotus » — théâtre d'étudiant à New Delhi, Inde

Le Jeune Diplômé et

LA VIE DE FOI

par Mgr Emilio Guano, Rome, Aumônier de Pax Romana-MIEC



1. Les difficultés

Le jeune diplômé se trouve souvent plongé comme à l'improviste dans un monde nouveau, dans une situation tout à fait différente de celle qui l'a accompagné jusqu'à la sortie de l'Université. Il y a les préoccupations d'ordre professionnel, celles de la famille à fonder ou à soutenir dans ses premiers pas, les problèmes de l'encadrement dans le travail et dans la famille même. Il rencontre parfois des désillusions ; s'il réussit à trouver du travail, souvent il est mécontent de ce qu'il a été forcé de choisir ou du milieu dans lequel il doit travailler. Lorsqu'au contraire il est heureux dans son métier, il arrive que la nécessité d'y réussir ou la passion du travail lui-même le détournent de la vie spirituelle du service du prochain, qui étaient ses préoccupations d'hier. D'autres fois, il est choqué par l'amoralisme plus ou moins conscient ou même le mépris déclaré pour la morale naturelle qui règnent dans certains milieux de travail, d'affaires ou de la vie publique. Il trouve autour de lui des états d'esprit tels que le mécontentement, l'avidité sans scrupule, la passion du travail, comme si celui-ci était le sens de la vie. Ce qui le trouble davantage c'est de constater de tels désordres parmi ceux qui se disent chrétiens, parfois même parmi ceux qu'il avait connus comme des serviteurs de l'idéal chrétien. Déplacé de son milieu, dépourvu des appuis et des amitiés d'autrefois, il ressent tout cela d'une manière particulièrement suggestive, et le radicalisme de la jeunesse l'incite à oublier ou mésestimer tout ce qui dépasse l'expérience, à se jeter dans une utilisation outrée de ses dons naturels, ou au contraire dans le scepticisme et le désespoir. Cela peut arriver à ceux qui ont reçu une formation chrétienne, et aussi à ceux qui en furent privés, mais qui risquent de perdre l'esprit de jeunesse insouciant qui peut être ouvert à l'aventure de la foi.

Evidemment ce tableau devrait être nuancé. On y a condensé divers aspects qui se présentent dans la vie actuelle, et d'une manière exacerbée dans certaines situations. De plus,

cette description est limitée aux difficultés, loin d'exprimer toute la réalité qui comporte, heureusement, des aspects positifs.

2. Les nécessités

Ces difficultés se rencontrent justement à un moment où le jeune diplômé devrait avoir recours d'une manière constante à l'esprit de foi. En effet, cet esprit de foi ne nie pas l'effort, ni les ressources de la nature (intelligence, liberté, invention, recherche personnelle), mais il met en lumière l'insuffisance de nos énergies, il donne à toute action et à toute vie une nouvelle vigueur et une nouvelle valeur.

Il propose comme critère pour la pensée et pour l'action la Révélation même de Dieu plutôt que la découverte d'une vérité humaine. Il nous incline à mettre notre pensée et notre action à la disposition de Dieu et à attendre de sa parole la force nécessaire à l'action. Le jeune diplômé jeté dans cet océan de la vie a un besoin urgent, pour se défendre et se sauver, d'un grand esprit de foi. Sans lui il risque le naufrage dans l'esprit « bourgeois », dans un naturalisme épais ou dans le désespoir.

Cependant, un autre aspect de sa vie exige de lui cet esprit de foi. Une grande tâche attend ce jeune homme. Il sort de l'université pour entrer désormais avec sa propre responsabilité dans la vie. On lui demande d'être chef et éducateur dans la famille, guide dans la vie professionnelle et sociale, ses tâches professionnelles fussent-elles modestes. En effet, il est et doit rester universitaire, un homme de culture. A fortiori, comme chrétien, il lui revient d'influencer chrétiennement le milieu de travail

3. Les possibilités

Malgré tout ce qu'on a dit des difficultés, et malgré le pessimisme qui pouvait se dégager de ces remarques, nous croyons qu'il y a de grandes possibilités de vivre un esprit de foi.

Même si, sorti de l'Université, il a déjà expérimenté la dureté de la vie, le jeune diplômé reste cependant un jeune, avec l'ouverture et la confiance dans la vie que la jeunesse elle-même lui donne. Il a des possibilités de résistance physique et psychique remarquables. Il a les énergies naturelles qui sont propres à l'homme, intelligence, liberté, besoin de vie, qui ne s'éteignent pas totalement. Il possède surtout, s'il est chrétien, la vertu infuse de la foi ; il a la richesse de tant de grâces reçues dans sa vie, il a la grâce de Dieu, ou la possibilité, s'il l'a perdue, de la retrouver aussitôt ; il a la poussée de la grâce, la vocation et l'empreinte chrétienne. Mais pour tout le monde, chrétiens ou non, existe la bonté de Dieu qui donne aussi les grâces nécessaires pour chaque moment, pour chaque situation.

Il y a des possibilités dans la communauté : même dans une situation de crise, tout n'est pas perdu. On n'est jamais dans le mal absolu. D'ailleurs, justement dans la situation actuelle, le jeune diplômé trouvera peut-être des initiatives différentes qui peuvent venir à la rencontre de ses besoins, dans son pays, dans l'Eglise en général.

Il y a surtout l'Eglise, dans laquelle, malgré tous les défauts des hommes, la grâce continue à circuler, dans l'ensemble de laquelle et dans de nombreux membres la foi continue à rester vivante et à engendrer de l'espérance et de la charité pour le monde. On ne peut pas mécon-

IN MEMORIAM

Nous avons appris avec le plus profond

JOZSEF GLATZ

président de notre Fédération hongroise, il étudia la médecine vétérinaire à l'Université de son pays en 1950. Il continua ses études et venait de les terminer. Jozsef Glatz a été élu président de sa Fédération, qu'il représenta à l'Assemblée Générale de la Fédération, en 1953, où beaucoup d'entre

Requiescat

La vocation universitaire chez la femme

par Maria de Lourdes Pintasilgo, Portugal,
membre du Comité Directeur de Pax Romana-MIEC

La jeune fille qui vient de finir ses études à l'Université se heurte avec toutes les difficultés des diplômés. Les problèmes de l'entrée dans la vie professionnelle, l'approfondissement de l'échelle des valeurs morales et culturelles, l'insertion dans des communautés sociales et religieuses différentes, les nouvelles et lourdes responsabilités dans tous les domaines sont, en effet, des problèmes communs aux deux sexes.

Mais, pour la femme, toutes ces questions s'encadrent dans la perspective spéciale de sa vocation féminine dont elle doit trouver la véritable expression au niveau des études universitaires.

La vocation féminine est une vocation à l'offrande et à l'amour qui doit s'accomplir par l'achèvement d'une mission essentielle : la maternité. Cette maternité se réalise envers toute la Création, mais acquiert son sens le plus profond lorsqu'elle a pour objets l'être humain et la pensée, en envisageant à la fois l'homme et la culture. Par rapport aux âmes, la vocation féminine s'exerce jusqu'aux sources de la vie ; par rapport aux idées, elle joue surtout un rôle de complément, d'achèvement, de perfection.

La vocation universitaire de la femme s'insère dans cette vocation de maternité. La femme doit acquérir à l'Université des possibilités plus larges d'accomplir sa mission maternelle. La vocation universitaire donne à la femme de nouveaux rôles concrets à jouer dans le monde, mais la place aussi face à de nouvelles et lourdes exigences. En tant qu'universitaire, la femme peut jouer dans la culture un rôle créateur, mais cela n'atteint pas, comme exigence essentielle, le fond de sa personnalité. Mais, en tant que femme, sa mission à l'égard des valeurs culturelles plus poussées,

découvertes et transmises à l'Université, doit être essentiellement maternelle : elle doit transmettre la Vérité comme elle transmet la Vie. Elle ne peut donc enfermer la culture acquise dans son égoïsme ni l'aimer comme un but ou passer près d'elle, apathique et inutile, sans la faire fructifier au service de Dieu et des hommes. D'autre part, c'est justement cet esprit de service et d'amour de la Vérité que l'on demande à tous ceux qui ont franchi le seuil de l'Université. Le titre d'universitaire oblige au rayonnement de la Vérité, à la transmission de la culture dans l'amour du prochain. Cela signifie que la femme universitaire est doublement liée à ces exigences : parce qu'elle est femme, et parce qu'elle est universitaire.

Mais la culture fournie par l'Université est, pour la plupart, la préparation à l'exercice d'une profession. Donc, pour la femme, ce le sera aussi. Et la profession, comme d'ailleurs toute activité, doit donc être pour la femme une façon d'accomplir sa vocation de femme, sa mission de mère.

Mais la connaissance de la psychologie humaine nous dit que pour qu'il soit possible à chacun d'éveiller et d'approfondir ses vertus ou ses aptitudes, il lui faut avoir toujours présent l'objet où ses vertus et ses aptitudes s'exerceront. Il me semble donc que des travaux professionnels tels que la recherche scientifique (ou d'autres similaires où l'on ne voit pas immédiatement la répercussion humaine du travail) ne sont pas réservés à la plupart des femmes. En effet, il est des professions où l'apport maternel peut être plus concret et, dans une certaine mesure, irremplaçable.

C'est le cas de l'enseignement, de l'assistance sociale, des soins donnés aux malades, de certaines fonctions publiques. A l'état actuel

du monde, il s'agit surtout de bien comprendre les difficultés de notre société et de voir, par la suite, où la femme sera le plus nécessaire. Au fur et à mesure que la civilisation s'achève, il y a de nouvelles tâches à accomplir et, bien sûr, pour assurer l'équilibre des valeurs humaines, quelques-unes semblent plus destinées aux hommes, d'autres semblent plus réservées aux femmes.

Pourtant la vocation universitaire déborde le simple fait de l'exercice d'une profession. En effet, elle est plus que cela : elle traduit surtout une attitude de l'esprit face à la Vérité et face à la vie sociale. Elle conduit à l'acquisition d'une certaine mentalité à l'égard de tous les problèmes de la vie et de l'homme. Elle suppose donc un certain choix des idées et l'acquisition de méthodes bien définies.

Pour la femme, la vocation universitaire vécue dans ce sens ne peut conduire qu'à l'enrichissement de sa vocation féminine. Si l'on songe à ces années d'études passées à l'Université, où la femme doit chercher, bon gré mal gré, des idées globales, des relations de cause à effet parmi les êtres, les faits, les idées, on voit assez nettement se dégager des conséquences réelles au point de vue psychologique.

La vocation universitaire porte en soi de lourdes exigences : l'amour désintéressé de la vérité, la « présence à la pointe du combat de l'intelligence », le service de l'Eglise. Ces exigences ont pour la femme des résonances particulières. Elle doit les vivre en tant que femme. Ceci nous amène à réfléchir sur le rôle de la femme universitaire dans le monde actuel.

On peut dire que, dans le monde moderne, il y a des tâches que seule la femme universitaire peut concevoir et réaliser. Il ne s'agit peut-être pas de tâches tout à fait nouvelles ou exceptionnelles, mais surtout de l'exigence d'un approfondissement et d'une résolution documentée et scientifique que la formation universitaire doit être en mesure de fournir.

Il s'agit d'être à la fois la tête (en tant qu'universitaire) et l'âme (en tant que femme universitaire) de toute action entreprise pour « la restauration de la famille, l'éducation féminine, l'assainissement des mœurs, le redressement social, la paix internationale » — tels sont les buts indiqués par l'Eglise à l'action féminine dans la vie sociale.

On lui demande un exemple de sainteté personnelle, où la sagesse est le rayonnement de la charité ; on attend son action directe sur les âmes, en les aimant, en les éclairant ; on exige d'elle une action politique, sociale, culturelle et doctrinale qui puisse bâtir de nouvelles structures là où elles n'existent pas encore, qui puisse orienter et former les esprits dans la poursuite du bien et de la Vérité.

(Suite page 11)



Semaine d'étude du MIIC, à Louvain :

L'ÉNERGIE NUCLÉAIRE

Une quarantaine de personnes compétentes — physiciens, chimistes, philosophes des sciences, sociologues, économistes, juristes, moralistes, théologiens, de onze pays différents — siégeant pendant trois jours autour d'une grande table en fer-à-cheval, dans une salle du Château des ducs d'Arenberg, à Louvain : telle apparaissait notre rencontre d'étude sur les *Problèmes humains posés par l'énergie nucléaire*. Le cadre extérieur — et une bonne partie de l'apport intellectuel — nous était donné par l'Université catholique de Louvain, à laquelle appartient le Château, ainsi que le beau parc et les excellents instituts de recherche (entre autres celui de Physique nucléaire) qui l'entourent. L'École de Sciences politiques et sociales de l'Université, présidée par un sociologue éminent, M. le chanoine Jacques Leclercq, avait bien voulu se charger de l'organisation — en tous points réussie — de la rencontre.

Les rapports — de MM. Marc de Hemptinne et Paul Capron (Louvain), de MM. Peter E. Hodgson (Londres) et Carlos Sánchez del Río (Madrid), professeurs de physique nucléaire, des RR. PP. Paul Ruys (Louvain-Genève) et François Russo S. J. (Paris), de M. Jean Ladrière (Louvain) et du R. P. Dominique Dubarle O. P. (Paris) — ont été riches, vivants, suggestifs. Les discussions, très noisives et remarquablement ordonnées.

De tous les présents, le moins compétent pour les matières traitées était sans doute le Secrétaire général de *Pax Romana*-MIIC. C'est pourquoi il n'essaye que de donner ici quelques impressions, avant de laisser parler le texte sur lequel tous les participants se sont mis d'accord.

La première impression est bien celle-ci : la peur du monde devant la perspective d'une guerre atomique, l'« angoisse atomique » de notre temps est largement justifiée. Mais la crainte angoissée d'un danger hypothétique, aussi menaçant soit-il, ne doit pas faire oublier aux esprits raisonnables les innombrables misères, très réelles celles-ci et très présentes, dont souffre actuellement une bonne partie de l'humanité. Or, l'énorme quantité d'énergie que la science tire d'ores et déjà des transmutations nucléaires peut et doit être appliquée non pas à détruire, mais à servir l'homme. Utilisée dans le sens de la création, cette énergie nouvelle peut contribuer dans une très grande

mesure à faire reculer la pression du besoin et de la misère, surtout dans les pays pauvres en ressources industrielles.

Le véritable « secret » de cet usage pacifique, libérateur, de l'énergie nucléaire n'est pas d'ordre scientifique, mais moral. La science, elle, poursuivra ses recherches, en elles-mêmes ambivalentes : tout progrès en vue de capter les forces énergétiques de l'atome peut servir aussi bien la vie que la mort, la paix ou la guerre. Il n'y a pas d'énergie nucléaire qui puisse s'employer *seulement* pour le bien. Son usage dépendra presque exclusivement de la bonne volonté des dirigeants responsables.

Il se dégageait des discussions de Louvain, une leçon de confiance dans le travail scientifique, en même temps qu'un sévère avertissement pour les chrétiens placés aux postes de commande et pour tous ceux qui sentent leur responsabilité de dirigeants. Le Souverain Pontife le sait bien, lui qui dans son dernier message pascal, après avoir vanté les bienfaits de l'énergie atomique, suppliait le Dieu tout-puissant « d'empêcher qu'un effort si grand et si profond se transforme en une violence démoniaque qui entraînerait la ruine totale ».

Cette impression de confiance était encore renforcée par la constatation — confirmée en outre par Sir John Cockcroft, Directeur du Centre de recherches atomiques britannique, à Harwell, dans une déclaration à la presse — que l'augmentation de la radioactivité dans le monde, à la suite des expériences atomiques, est si faible que toute crainte à ce sujet serait une erreur et toute exploitation de cette crainte par la propagande partisane, un abus démagogique.

Quoi qu'il en soit, dans les conditions présentes de la science et de la technique, il n'y aura de véritables progrès de l'homme vers la domination du monde physique que grâce à une collaboration fraternelle entre les nations. De même que seul un contrôle rigoureux de la production de matières radioactives à l'échelle internationale pourra épargner à l'humanité la catastrophe inimaginable d'une guerre atomique. Mais les hommes rassemblés à Louvain ne pouvaient pas se borner à de telles remarques, voisines des vérités de M. de La Palice. Ils en sont plutôt partis, comme d'un axiome, pour aboutir à des conséquences concrètes et pratiques.

Dans un esprit analogue, de réalisme et d'objectivité, appliquant à la situation actuelle de la science et du chercheur leur expérience de savants et leur jugement de chrétiens, les participants à la rencontre de Louvain avaient examiné auparavant le problème de la liberté de la recherche scientifique, spécialement dans le domaine nucléaire. Mais, bien mieux que nos commentaires, la déclaration finale approuvée par tous les présents résume exactement leurs travaux. En voici le texte :

Les problèmes de l'énergie nucléaire conduisent à repenser sur des bases en partie nouvelles la condition du savant et le rôle de la science dans la civilisation, et à affronter les graves problèmes moraux, politiques et sociaux posés par la mise en œuvre de cette énergie.

I

Pour résoudre ces questions nous sommes d'abord amenés à mieux définir la vocation scientifique : l'homme est appelé à connaître la Vérité et à s'affirmer au sommet de la hiérarchie des créatures, non comme maître absolu, mais comme médiateur chargé d'accomplir la création et de la conduire à Dieu. La vocation scientifique s'insère dans cette vocation de l'homme.

La tâche du chercheur exige essentiellement un climat de liberté, que la collectivité a le devoir de lui assurer. Cette liberté ne saurait être inconditionnelle ; elle est au service de la finalité du monde et de l'humanité. Cette liberté doit être envisagée sous plusieurs aspects, internes et externes :

- autonomie de la méthode ;
- choix de l'objet de la recherche ;
- disposition des moyens nécessaires à la conduite de la recherche ;
- communication et publication des résultats.

L'autonomie de la méthode doit être respectée en tout état de cause. Les autres formes de liberté connaîtront des limitations du fait que la recherche s'ordonne à la finalité d'ensemble de la création.

Chaque savant doit prendre conscience de ces limitations mais ne pas en accepter d'autres qui portent atteinte à sa vocation, ni céder à des tentations (argent ou autres) qui l'amèneraient à la trahir.

II

La liberté de la recherche connaît aujourd'hui, tout spécialement dans le domaine de la recherche nucléaire, des restrictions considérablement accrues, dues aux causes suivantes :

1. *Socialisation de la recherche.* La spécialisation croissante et l'évolution des méthodes requièrent souvent un travail en équipe et une discipline collective, qui peuvent présenter

(Suite page 8)

La précision suisse
au service du
stylo à bille



Stylo à bille
CARAN D'ACHE 55
SUPERMATIC

L'ÉNERGIE NUCLÉAIRE

(Suite de la page 7)

de grands avantages à condition que soit respectée l'initiative personnelle nécessaire à la création scientifique.

2. *Nécessités économiques.* La recherche moderne suppose souvent des moyens financiers d'une telle ampleur que seul l'Etat ou une association d'Etats sont en mesure de les fournir.

L'affectation de ces moyens à la recherche et leur répartition pose des problèmes dont la solution pourra dépendre de critères étrangers aux objectifs de la science elle-même.

3. *Subordinations politiques.* Aujourd'hui, beaucoup plus que par le passé, l'Etat fait appel à la science pour accroître sa puissance et garantir sa sécurité. Il sera amené à imposer des objectifs de recherche et à empêcher la divulgation des résultats.

Ces subordinations ne peuvent être admises que dans la mesure où elles sont justifiées par les exigences harmonisées du bien commun national et du bien commun de l'humanité tout entière.

4. *Responsabilités morales.* Par ailleurs, l'ampleur et la portée des phénomènes mis en jeu par certaines expérimentations peut imposer à la recherche des limitations d'ordre moral.

III

La situation et le rôle actuel de la science postulent le rassemblement des savants en une communauté organisée, consciente de sa mission et de ses responsabilités et capable d'éclairer les consciences individuelles et de leur fournir un appui ainsi que d'assurer un dialogue effectif avec le pouvoir politique, en vue d'une saine orientation de la science et de ses applications.

Les exigences de la politique doivent respecter l'universalité qui est propre à la science.

IV

La libération de l'énergie du noyau de l'atome a deux séries de conséquences : les unes bienfaisantes, comme l'accroissement considérable des ressources énergétiques qui vien-

dra providentiellement remédier au déficit prochain des sources classiques d'énergie ; la production de corps radioactifs utiles à la recherche, à la médecine, à l'agriculture, aux techniques industrielles ; les autres néfastes qui menacent l'humanité de destructions massives et de dommages génétiques graves.

L'humanité doit donc faire face à une double tâche : développer l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire, prévenir la catastrophe de la guerre nucléaire.

L'utilisation pacifique de l'énergie atomique exige une collaboration internationale :

- cession par les grandes puissances aux autres nations de réacteurs, d'isotopes et d'informations scientifiques et techniques. Le secret qui jusqu'ici entrave une telle politique finira fatalement par disparaître, par suite du progrès des recherches dans de nombreux pays ;
- collaboration de plusieurs pays dans la recherche et l'échange d'informations, à l'exemple de ce qu'a entrepris le CERN à Genève ;
- encouragement des projets des Nations-Unies en vue d'un « pool atomique ».

V

Quant à la prévention d'une guerre atomique, tout plan de contrôle et toute action sur l'opinion, concernant les armes atomiques doivent tenir compte des deux faits suivants :

1. Les grandes puissances détiennent actuellement des stocks de matières fissiles susceptibles d'échapper au contrôle international.

2. En l'absence d'un contrôle strict et permanent, une industrie nucléaire pacifique peut être transformée facilement en fabrication d'armes atomiques. Il n'est donc pas possible de séparer strictement la recherche nucléaire pacifique de la recherche pour buts militaires, car un progrès de l'une est également un progrès de l'autre.

Un contrôle ne sera obtenu que s'il est acceptable par toutes les parties. Sa réalisation ne pourra se faire qu'au prix d'efforts longs et obstinés, et elle demandera peut-être une série d'étapes intermédiaires. Mais les conséquences d'un échec seraient si grandes que l'on doit s'efforcer à tout prix de réussir.

VI

Les horreurs de la guerre nucléaire ne doivent pas nous faire méconnaître ce qu'il y a de bon et conforme aux desseins de Dieu sur le monde dans les découvertes scientifiques et en particulier dans la libération de l'énergie nucléaire qui peut être source de bien-être pour l'humanité.

D'autre part, l'obsession du danger d'une guerre nucléaire ne doit pas nous faire oublier la misère d'une grande partie de l'humanité qui souffre de la faim, de la maladie, de l'oppression, d'une situation sociale indigne de l'homme.

VII

L'opinion publique, dont le poids peut être si grand dans l'orientation des décisions concernant l'énergie nucléaire, doit être assainie et honnêtement informée. Les catholiques ont ici un grand rôle à jouer.

VIII

A l'égard de toutes ces responsabilités, les catholiques doivent intensifier leurs efforts en vue d'apporter sur ces questions des jugements avertis, éclairés par la foi, et de prendre les initiatives qui s'imposent. Pour bien mesurer ces devoirs, ils doivent mieux comprendre qu'ils ne peuvent cantonner leur doctrine dans le domaine des principes, mais qu'ils doivent l'engager dans les réalités de l'heure.

Pour cette action, des échanges entre catholiques, au plan national et au plan international, telles que ceux que suscite *Pax Romana*, entre spécialistes de disciplines différentes, se révèlent sans cesse plus nécessaires et féconds.

Intellectuels ! Etudiants !

Désirez-vous vous tenir au courant des livres essentiels qui paraissent dans le monde, dans tous les domaines de la pensée ? Lisez tous les deux mois

SCRINIUM

Elenchus Bibliographicus Universalis



Publié par PAX ROMANA — Mouvement international des Intellectuels catholiques, rue Saint-Michel 14, Fribourg (Suisse)

Une année comprend :
6 numéros — 6 monographies bibliographiques — 3000 fiches choisies — 700 comptes rendus — 500 pages — index

Abonnement : une année : D. M. 10.— (port en sus)

Numéros spécimens sur demande

XXIII^E CONGRÈS MONDIAL DE PAX ROMANA

Nottingham, Angleterre

17 - 25 août 1955

Envoyez votre inscription par l'intermédiaire de votre fédération nationale ou de votre groupement professionnel affiliés à Pax Romana !

Pour toute information, adressez-vous au :

Pax Romana 1955 World Congress Committee, Newman International Centre,
31, Portman Square, London W. 1.

Les documents préparatoires pour le thème d'étude :

DE L'UNIVERSITÉ A LA VIE : LES PROBLÈMES DU JEUNE DIPLOMÉ

(bulletins d'informations, questionnaires, bibliographie, Journal de Pax Romana)
s'obtiennent au Secrétariat Général de Pax Romana, 14, rue St-Michel, Fribourg (Suisse)

LE JEUNE DIPLÔMÉ DEVANT LA CULTURE

(Suite de la page 4)

dispositions que dans celui des acquisitions. Elle n'est rien, qu'un vernis superficiel, si elle n'a pas éveillé d'abord l'intelligence et le cœur, si elle n'y a pas créé une inlassable curiosité, une perpétuelle disponibilité, un sens affiné et exigeant de toutes les valeurs humaines, si elle n'a pas ouvert dans l'esprit des horizons et des perspectives qui ne pourront plus jamais se refermer.

S'il se fait ces réflexions, le jeune diplômé comprendra bien vite le devoir qu'il a de continuer à se cultiver, de renouveler et d'enrichir sans cesse sa culture personnelle. Il découvrira que la culture n'est pas seulement un luxe ou un ornement de l'esprit, que la vie professionnelle ne l'appelle pas seulement comme une compensation ou un antidote, mais qu'elle la réclame comme son soutien le plus efficace. En continuant de lire, de s'intéresser à toutes les créations du génie humain dans le domaine des lettres, des sciences et des arts, en se tenant au courant des idées et des problèmes de son temps, en partageant les angoisses d'une époque ambiguë toute chargée de menaces et d'espairs, en exerçant sur toutes choses sa faculté de réflexion critique, philosophique, morale et son jugement chrétien, un ingénieur, un médecin ne cherche pas seulement une diversion à des techniques qui n'auraient pour but que la domination de la matière ou la guérison des maladies, il entretient en lui cet esprit de synthèse et ce sens de l'homme, sans lesquels il lui est impossible de dominer sa technique et de lui assurer ses plus hautes finalités. Car, en définitive, c'est l'homme qui doit passer sur ce pont que l'ingénieur va construire, c'est l'homme qui souffre et que le médecin doit soigner, c'est l'homme que la science doit aider et non pervertir ou oublier.

Il y aura lieu aussi de rechercher si cette éducation qui dure autant que la vie et qui se poursuit au cœur même du réel ne peut pas faire appel à d'autres moyens que ceux de l'école. La culture puisée dans les livres et la culture tirée de la vie doivent se compléter. Là encore on commence à entrevoir une sorte de réconciliation de la culture et de la technique. Et d'abord, c'est dans la technique elle-même que la culture, à certains égards, peut prendre son point de départ. On confond parfois trop facilement spécialisation intellectuelle et spécialisation professionnelle ou technique. En fait, il n'est pas de technique un peu complexe qui ne soit comme située à un carrefour, c'est-à-dire qui n'exige des connaissances empruntées de proche en proche à toutes les sciences, ainsi que des régulations demandées à l'art, à la morale et à la sagesse. Ensuite, il faudrait, dans un autre ordre d'idées, tenir compte de cette démocratisation de la culture, de cette culture pour tous que les techniques de diffusion de la pensée et des œuvres d'art, le cinéma, la presse, la radio, les disques, la télévision créent aujourd'hui autour de nous. On aurait tort d'en mépriser l'intérêt et les possibilités. Un esprit critique et averti se méfierait des slogans, mais il saura choisir, éclairer le choix de ceux qui l'entourent, utiliser le stimulant de l'actualité pour revenir



L'Eglise de la Cité Universitaire de Paris

aux œuvres originales, réapprendre à les admirer, à les comprendre.

Finalement, c'est encore dans la réflexion et la méditation personnelle que se nourrit la culture de chacun. Mais réflexion personnelle ne veut pas dire réflexion solitaire. La culture, comme tous les biens de l'esprit, aspire à se communiquer, à se partager, à s'échanger. Le travail en commun, l'esprit d'équipe nécessaire aux grandes réalisations scientifiques et techniques, le dialogue sont devenus la loi de la vie intellectuelle elle-même. Ces échanges sont particulièrement féconds lorsqu'ils se poursuivent entre esprits animés de la même foi, qui ne veulent point séparer la culture profane et l'exigence chrétienne. C'est dans cette intention que se sont fondés les groupements professionnels catholiques dans chaque pays, les secrétariats internationaux et les fédérations professionnelles, qui envisagent les problèmes selon leur dimension universelle, enfin les fédérations interprofessionnelles, les Centres d'intellectuels catholiques nationaux et le Mouvement des Intellectuels Catholiques dans le monde entier. C'est là que les théologiens, philosophes, savants, écrivains et penseurs chrétiens, médecins, juristes, professionnels de formation universitaire de toutes catégories doivent se rejoindre et travailler d'un commun accord, car les uns et les autres ont à donner et à recevoir, car les uns et les autres doivent apporter à la pensée chrétienne, pour la rendre présente à tout le monde contemporain, selon les admirables termes du Message de Sa Sainteté Pie XII à notre Congrès d'Amsterdam, « l'appoint nécessaire de leurs expériences et de leurs cultures ».

Que le jeune diplômé ne perde donc pas courage. Il n'est pas seul. Le monde des hommes s'ouvre devant lui, où la grâce de Dieu est toujours en travail. A lui de le mieux connaître, de le mieux comprendre, de le mieux aimer. Qu'il entende encore résonner à ses oreilles, en lui donnant une manière de sens chrétien, la parole que le Chancelier

d'Aguesseau adressait à son fils, qui venait de choisir un état : « Mon fils, vos classes sont finies, vos études commencent. »

Pierre Joulia.

Préparez-vous au Congrès Mondial
en lisant

LA MISSION DE L'UNIVERSITÉ

Actes du Congrès mondial
de Pax Romana au Canada, en 1952

Fr. suisses : 7.50



LA VIE DE FOI INTRODUCTION

(Suite de la page 5)

(Suite de la page 1)

presque seul, «allo sbaraglio». Il doit se rappeler, sans aucune amertume, qu'il ne faut pas trop attendre des autres, qu'il ne faut pas attendre un changement de la situation, pour vivre et agir. Il doit se souvenir qu'un moment vient où chacun doit faire lui-même sa propre vie.

Mais, d'autre part, il cherchera l'aide des autres avec humilité et patience. Il demandera l'aide du prêtre, sans se décourager s'il lui arrive de rencontrer la fatigue ou l'apparente insouciance d'un prêtre débordé ; il insistera *opportune, importune* dans sa demande aux prêtres de l'aider fraternellement et sacerdotale. Il acceptera l'aide des amis, l'aide des milieux déjà existants, sans attendre que tout y soit parfait et qu'il puisse s'y trouver tout de suite à son aise. Il créera lui-même son milieu ; il se rencontrera, le cas échéant, avec d'autres qui sont dans des conditions semblables pour créer ensemble pour lui-même, pour les autres, pour le bien de la communauté, un milieu vivant de foi, encourageant, stimulant.

Il tâchera d'orienter sa vie comme une réponse à Dieu. Il considérera les difficultés comme autant d'occasions de maturation chrétienne. Il nourrira le désir de servir Dieu dans la communauté, dans l'Eglise, par le Christ. Il tâchera de réaliser son désir de rencontre fraternelle avec les hommes, de rencontre filiale avec Dieu, dans toutes les circonstances de sa vie personnelle, familiale, professionnelle ; le désir d'être un instrument de la présence de Dieu dans le monde, surtout dans le monde où son travail l'appelle. Et pour cela il conservera, il accroîtra constamment son contact avec Dieu, avec le mystère de l'Eglise, dans la lecture des Livres Sacrés, dans la participation active à la Liturgie. Il n'épargnera pas ses efforts pour aider les autres, ses collègues de travail ou ceux qui en quelque manière lui sont confiés, ceux qui y pensent et ceux qui n'y pensent pas, à résoudre les mêmes problèmes.

Mais le jeune diplômé a raison d'attendre que des aides lui soient offertes. Et nous tous, nous, l'Eglise, nous avons des devoirs envers lui. Les prêtres, les anciens, les groupes d'intellectuels ou d'étudiants existants, les fédérations de *Pax Romana*, nous devons nous préoccuper de ce problème et l'étudier. Nous devons avoir une grande compréhension et une grande ouverture pour les jeunes, les encourager à agir et à parler, ne pas les critiquer seulement, savoir attendre. Nous devons, par exemple, dans nos fédérations et dans nos groupes, leur préparer un milieu vivant qui s'intéresse aux problèmes du moment, qui vit une vie spirituelle de foi et d'espérance authentique. Et, dans ce sens, nous favoriserons la solution de leurs problèmes par des contacts entre groupes, entre fédérations, de façon que ce milieu vivant, attentif à la réalité, riche de foi, se diffuse et contribue à créer dans la communauté une nouvelle atmosphère de croissante charité, dans laquelle l'esprit de foi et le sens de la foi puissent se conserver et se développer toujours davantage.

Emilio Guano.

une situation lui donnant une sécurité financière ; soit d'utiliser des matériaux médiocres et faire du mauvais travail pour tirer le plus possible d'argent de ses produits ; soit de contribuer à des pratiques malhonnêtes, telles que de falsifier des certificats, etc., pour obtenir et garder des clients. Le fait que ces procédés soient une pratique « normale » dans le milieu professionnel, n'est pas une excuse. Si même nous, les catholiques, ne nous gardons pas de pratiquer de tels procédés, nous risquerons de contribuer à la chute d'autres qui ne connaissent pas la vérité. Certaines professions et certains employeurs tiennent compte des responsabilités des pères de famille et de l'inflation des prix en ajoutant des « primes de famille » et des « allocations de vie chère » aux salaires de base. Ce genre de législation sociale, publique et privée, devrait être encouragé. Mais, tandis que nous nous faisons les porte-parole de ces changements, nous devons être sur nos gardes pour ne pas nous laisser entraîner à ces pratiques « normales ».

En plus des difficultés financières, le jeune diplômé doit faire face à d'autres luttes dans sa vie personnelle. Nous pouvons répéter que la technique a rendu la vie de l'homme à la fois plus facile et plus difficile. Grâce aux progrès techniques, nous avons tous plus de loisirs. Mais avons-nous appris à utiliser ces loisirs de manière à nous enrichir spirituellement et intellectuellement ? Nous qui vivons à l'âge de la télévision et des spectacles sportifs, nous-nous réservons le temps nécessaire pour faire connaissance des maîtres de l'art et de la littérature, pour voir nos amis, et pour la contemplation ? Nous avons également tous quelque talent créateur et la responsabilité de le pratiquer. Chaque région du monde est différente et a beaucoup de choses à apporter et à recevoir en joignant sa culture à celle d'autres membres de la communauté mondiale. Le diplômé doit prendre la responsabilité de connaître et de préserver sa culture natale, et être ouvert en même temps à celle d'autres régions.

Quelles sont les responsabilités particulières du catholique envers les différents problèmes soulevés ici ? D'une façon générale, tout homme intellectuel a quatre aspects dans sa vie : professionnel, social, religieux et culturel. En général, un de ces aspects domine, et détermine probablement la vocation de chacun. Ainsi il est possible d'atteindre son salut et de contribuer à tout ce qui est humain par la vie religieuse, en entrant dans une profession, par l'art créateur, ou en consacrant notre temps au bien politique et civique. Quel que soit l'aspect principal de la vocation à laquelle il est appelé, le diplômé doit continuer à participer aux activités qui favoriseront le développement des autres aspects de sa vie. Le laïc catholique ne peut pas vivre une vie spirituellement médiocre en aucun sens. Dans la pratique de sa vocation, il doit être un « artiste dans son domaine ». C'est pourquoi, plutôt que de diviser notre vie en deux parties, la partie religieuse et la partie séculière, nous devons essayer de rendre notre vie intégralement spirituelle, de sorte que nous puissions passer des activités religieuses séculières aux activités religieuses spirituelles selon les exigences de notre vocation.

En recherchant toujours dans nos actes le bien public, ainsi que notre propre bien, nous tendrons tout naturellement vers la perfection et notre vie pourra être un guide et un exemple. Vivant dans la charité, le diplômé contribuera automatiquement au bien commun, car son action sera animée par son amour de Dieu et du prochain.

Nous qui sommes les membres du Corps mystique, nous devons vivre de façon à nous sanctifier nous-mêmes, mais nous avons aussi la responsabilité de rendre témoignage à la vérité dans le monde et dans la société tout en gagnant notre vie. C'est en cela que consiste l'apostolat intellectuel. Et si nous avons la charité, il est impossible de ne pas participer à ce travail. La plus grande joie est de recevoir et de répandre le bien. C'est une tâche divine, et c'est notre devoir de chrétien d'apprendre à nous aimer les uns les autres et à faire nôtres les intérêts du prochain.

Marjorie Black.

Camp International d'Etudiants Catholiques en Suisse

L'Association Suisse des Etudiants Catholiques organisera, sous le patronage de *Pax Romana*, du 1^{er} au 15 août 1955, un camp à Gletsch au pied du glacier du Rhône, à 1800 mètres d'altitude.

Les discussions seront centrées sur le problème du laïque dans l'Eglise. Il y aura l'occasion de faire des promenades ou de la haute montagne.

Prix de séjour : 75 fr. suisses pour deux semaines. Renseignements et inscriptions au Secrétariat de l'AKS, Hirschengraben 86, Zürich, Suisse.

Camp International d'Etudiantes dans les Alpes Suisses

Sous le patronage de *Pax Romana*, la Fédération Suisse des Etudiantes Catholiques organisera un camp international d'étudiantes à Gurtellen, du 1^{er} au 15 août 1955.

Le thème de la rencontre sera : Notre responsabilité envers le prochain. Il y aura en outre des excursions dans les montagnes du canton d'Uri et au Saint-Gothard.

Prix de séjour : 75 fr. suisses pour deux semaines. Renseignements et inscriptions à la Fédération Suisse des Etudiantes Catholiques, Hirschengraben 86, Zürich, Suisse.



Réunion du Sous-Secrétariat social au Danemark

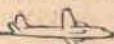
On se rappelle qu'à Pâques 1954, les deux mouvements de *Pax Romana* ont organisé en commun une réunion d'études au Luxembourg, consacrée aux devoirs du chrétien en face de la politique. Faisant suite à cette étude, le Sous-Secrétariat de Formation et d'Action Sociales du MIEC a suscité pour les étudiants catholiques des pays scandinaves une réunion régionale qui a précisément pris pour thème le problème de l'Etat.

Quatre introductions :

1. Notions fondamentales de la théorie de la politique (Erich Tradt, Directeur du Sous-Secrétariat de Formation et d'Action Sociales du MIEC).
2. Principes de la théorie de la politique catholique (Dr Franz Klüber, de l'Institut de sociologie chrétienne de l'Université de Münster et membre du Carl Sonnenschein-kreis).
3. Caractère, tâches et limites de l'Etat (Dr Franz Klüber).
4. La sociologie catholique et la situation au Danemark (en Scandinavie) (Borge Mannov, Dr ès sciences politiques et économiques)

donnèrent une idée claire et nette des principes de subsidiarité et de solidarité et de leur application à la situation concrète dans les pays scandinaves ; elles provoquèrent des discussions animées parmi la trentaine d'étudiants des trois Universités de Copenhague, d'Aarhus et de Lund.

Les discussions étaient imprégnées d'amitié et de charité fraternelles. Les idées des participants sur la communauté ne restaient pas abstraites : vivant dans des conditions assez primitives, nous devrions nous-mêmes rendre à la communauté les services qui rendent possible la vie quotidienne.



Quelques heures seulement... séparent les continents si vous volez avec la SAS ! Que vous soyez en voyage d'affaires ou de plaisance, toujours il vaudra la peine d'opter pour SAS. La SAS relie 69 villes dans 40 pays répartis sur 5 continents.

Votre agence de voyages vous renseignera volontiers sur toutes les connexions SAS.

Qui vole souvent — préfère la **SAS**

**SCANDINAVIAN AIRLINES
SYSTEM**

LE SEUIL

(Suite de la page 2)

voudrait se vouer à la recherche scientifique ou à l'enseignement supérieur. Dans plusieurs pays, des fondations pour le recrutement et la formation des cadres académiques ou des fonds nationaux pour la recherche scientifique subviennent depuis quelques années à ces besoins. Mais le problème n'a pas encore été résolu partout ni dans toutes les professions. Le problème n'est pas, d'autre part, uniquement financier, mais aussi moral et social. Que l'on songe par exemple au jeune médecin marié, faisant son stage d'interne, dont l'épouse se voit contrainte à une grande solitude, et au jeune savant riche trop favorisé par rapport à son émule pauvre.

Il est nécessaire et urgent de faire de grands efforts pour apporter une solution à tous les problèmes auxquels nous venons de faire allusion. Le principal me semble toutefois de donner au jeune diplômé l'appui moral qu'il lui faut au seuil de sa vie professionnelle, quand il se sent encore faible et sans expérience devant les luttes qui l'attendent.

Mais sans dénier aucunement la nécessité de ce soutien matériel et moral que la communauté se doit d'apporter au jeune diplômé, il est probablement salutaire et donc providentiel que le jeune diplômé doive passer par toutes ces difficultés. Elles révèlent peut-être de graves lacunes dans les institutions qui, depuis le début de l'âge scolaire, ont eu la tâche de former non seulement l'intelligence, mais aussi le caractère de celui qui, aujourd'hui, vient de recevoir son diplôme universitaire : car c'est par manque de souplesse, d'horizons suffisamment vastes et surtout par manque d'initiative, qu'il éprouve de telles difficultés à se créer la situation correspondante à sa vocation. L'éducation spartiate de Lycurgue — selon ce que nous raconte Xénophon — maintenait sur leur faim des enfants intentionnellement peu nourris, pour leur permettre, non pas de prendre sans peine ce qui leur manquait, mais de dérober par la ruse et l'audace de quoi se défendre contre elle : ils apprenaient ainsi à se débrouiller et à se rendre plus aptes à la guerre. Cet exemple pourrait nous suggérer de donner à nos jeunes une éducation plus virile, comportant plus d'initiative personnelle et davantage de goût pour des risques à prendre quand on veut vraiment monter plus haut dans l'échelle des valeurs intellectuelles et humaines.

Edgardo Giovannini.

La femme universitaire

(Suite de la page 6)

Certes, les femmes universitaires célibataires sont en général plus à même, parce que plus libres, d'accomplir toutes ces tâches de présence dans la pensée et dans la vie sociale. Et l'on peut dire que leur présence dans le monde moderne représente une donnée nouvelle de notre époque et un apport nouveau, spécifique et irremplaçable à la société et à l'Eglise. Le laïc missionnaire, l'éducation de la jeunesse, les problèmes sociaux, les branches de la pensée auxquelles la femme n'a pas apporté, jusqu'ici, sa contribution spécifique, l'étude et la réorganisation de tous les aspects de la vie sociale qui concernent spécialement la femme, voilà les vastes secteurs de leur activité.

Mais, parce qu'elle est plus directement vouée à la famille et à l'éducation de ses enfants, la femme universitaire mariée a, elle, un apport tout nouveau à donner à la famille, à la société et à l'Eglise. Sa vocation maternelle n'est pas épuisée par l'éducation de ses enfants et les tâches concrètes de sa vie familiale.

Liée à cet aspect de la vocation maternelle, il ne faut pas oublier la mission maternelle sociale qui n'a pas été suffisamment mise en valeur jusqu'à notre époque. Cette mission ne sera pas accomplie peut-être, pour la plupart, dans l'exercice d'une profession. Mais la profession n'épuise pas non plus ses possibilités de service. D'une part, le foyer de la femme universitaire peut-être le noyau des communautés auxquelles il appartient (les relations sociales, la paroisse, le village, etc.). D'autre part, son expérience de femme mariée et de femme universitaire à la fois lui fournira des éléments nouveaux pour mieux comprendre les problèmes de droit familial, de morale conjugale, de psychologie des enfants et des adolescents, et bien d'autres ; avec ces données elle deviendra plus apte à servir les communautés religieuse, familiale et civile en leur apportant une contribution irremplaçable en tant qu'expérience vécue et doctrine approfondie.

Maria de Lourdes Pintasilgo.

Abonnements et Rédaction

	Fr.s.	D.M.	Fr.b.	Fr.fr.	pesetas
Simple	5.—	5/—	50	300	50
Amis de Pax Romana	10.—	10/—	100	1000	100

Secrétariat général de Pax Romana, rue St-Michel 14, Fribourg (Suisse)

Responsable : Bernard Ducret

Impression : Imprimerie St-Paul, Fribourg (Suisse)

SITECO

SOCIÉTÉ D'INSTALLATIONS THERMIQUES ÉCONOMIQUES
61, RUE DE L'ARCADE - PARIS 8^e - EUR. 35-80 40 bis, RUE VAUBECOUR - LYON 2^e - GAIL. 98-79

Exploitation de chauffage
Équipements automatiques
de chaufferies

Conseils techniques et
devis gratuits



AGENTS GÉNÉRAUX

assurant la fourniture de tous combustibles solides

- | | |
|---|--|
| ★ Société J. KRONBERG et Cie
14, Quai Kléber - Strasbourg
11, rue de Rome - Paris 8 ^e | ★ S ^m MANINGUE & PERSONNAZ
7 bis, rue Duplessis - Bordeaux
9, Rte de Vaugirard - Meudon |
| ★ Société LES FILS CHARVET
5, Pl. Jean-Jaurès - St-Etienne
61, rue de l'Arcade - Paris 8 ^e | ★ Société MARCESCHE & Cie
1, rue de la Cale Ory - Lorient |
| ★ Sté Nle LIMOUSIN-DESCOURS
11, Cours de Verdun - Lyon
7, rue Portalis - Paris 8 ^e | ★ Sté LA CHARBONNIÈRE
d'AUBERVILLIERS
31, r. de la Gare - Aubervilliers ^e |
| ★ Société MAURE & ANGELIER
20, r. Ch. de Gaulle - St-Étienne | ★ Sté CHARBONNIÈRE de
METZ
23, Avenue Serpenoise METZ |